

Des mots en politique

Gouverner ou tenir la barre

Une histoire simple pour une idée complexe, tel est le passé du verbe *gouverner* qui descend en droite ligne du latin *gubernare*, lui-même calqué sur le grec *kubernan*. En latin et en grec, ce mot, issu du vocabulaire nautique, a un sens propre ou figuré: il s'agit de gouverner un navire (et, donc, de le commander), un objet ou une personne susceptible d'infléchir son parcours grâce à une intervention humaine.

Le pilote (*kubernètès*) est celui qui tient la barre et tire son pouvoir de ce poste stratégique. Il peut aussi être conducteur de char (cf. le char de l'État) ou gouverneur et Platon repère ce passage du militaire au politique dans l'art de gouverner: celui-ci exige d'être "seul assis au gouvernail de l'État, gouvernant tout, commandant à tout et rendant tout profitable" (*Euthydème*, 291 d).

Le gouvernement des hommes peut être aussi celui des âmes et la patristique voit dans le Christ et ses apôtres les meilleurs gouvernants spirituels. La direction des fidèles ne s'improvise pas et saint Paul parle même d'un "don de gouvernement" (I, *Corinthiens*, 12, 28) de la communauté chrétienne. Lui, qui prenait sans cesse la mer et faisait souvent naufrage, parle tout naturellement du bon gouvernement (*kubernèsis*) comme d'un pilotage inspiré.

Le latin recourt à la même métaphore. Il y a, pour Sénèque, un "gouverneur de la république" (*gubernator reipublicae*). Dans ce dernier cas, se tenir au gouvernail (*gubernaculum*) de l'État, c'est prendre en main le timon des affaires, devenir le pilote de la cité (*gubernator civitatis*).

En français, le verbe *gouverner* apparaît au 11^e siècle, avec des sens très divers, concernant la conduite des mœurs, de l'éducation ou des soins et s'appliquant aux personnes ou aux animaux ("gouverner le bétail", dit-on au pays des vaches, la Suisse). L'autorité du gouvernant sur le gouverné a pour modèle la sagesse divine:

"Car, en voyant du ciel l'ordre qui point ne faut,
J'ai le cœur assuré qu'un moteur est là-haut,
Que tout sage et tout bon gouverne cet empire,
Comme un pilote en mer gouverne son navire".

(Ronsard, *Réponse aux injures et calomnies de je ne sais quels prédicantereaux et ministreaux de Genève*).

Au 12^e siècle, le substantif *gouvernement* apparaît avec des significations aussi variées, relatives à la conduite d'une maison, d'une famille puis d'une province ou d'une armée (dirigée par un gouverneur civil ou militaire). Garder le gouvernement de soi-même et des autres, c'est déjouer les écueils des passions et

la bourrasque des révoltes, les dérives des emportements et la tempête des révolutions.

Que l'on soit gouverneur des enfants royaux ou gouvernante de curé de campagne, il faut faire preuve de la même gouverne intérieure, tenir un cap sans perdre la boussole car "le pire état de l'homme, c'est quand il perd la connaissance et le gouvernement de soi", dit Montaigne (*Essais II*, p. 2) à propos de l'ivrognerie.

Dans l'ordre politique, la notion de gouvernement se confond longtemps avec celle de pouvoir. Même Montesquieu, théoricien de la séparation des pouvoirs, parle encore du gouvernement comme d'un système politique global (monarchique, aristocratique ou républicain) sans le réduire au seul exécutif, un terme qui n'apparaît, en son sens actuel, que sous la plume de Rousseau (1762): "J'appelle... gouvernement ou suprême administration, l'exercice légitime de la puissance exécutive" (*Contrat social III*, p. 1).

Ampère essaie de revenir au grec en qualifiant, vers 1836, de "cybernétique" la "partie de la politique qui s'occupe des moyens de gouverner". Mais ce néologisme, relevant du vocabulaire scientifique, ne pourra s'imposer dans le domaine empirique de la conduite des peuples et l'on parlera désormais de gouvernement pour qualifier l'ensemble formé par les ministres et le premier d'entre eux. La métaphore du gouvernail pourra même, sous la Cinquième République, s'appliquer au chef de l'État: "Giscard à la barre" disait le slogan des présidentielles de 1974, peu avant que le président n'appelle au gouvernement ... M. Barre.

D'Edward Heath à Gaston Defferre et à Michel Rocard ("barreur de petit temps" selon ses propres termes) nombreux furent les hommes politiques qui tinrent la barre d'un voilier. Ils y apprirent à prendre le vent, à suivre un bon sillage et à louvoyer "avec les détours propres à l'art de gouverner", selon la formule de Charles de Gaulle (*Le fil de l'Épée*). Ainsi va, entre les tempêtes de l'Histoire et les vaguelettes des "affaires", le vaisseau de l'État.

Odon Vallet

Jeunesse dorée, million doré, peuple doré...

L'expression *jeunesse dorée* est née en même temps que d'autres, aujourd'hui oubliées, dans les luttes socio-politiques qui ont suivi à Paris la chute de Robespierre. Il ne fut quelque temps question que des *muscadins*, ces jeunes bourgeois qui avaient réussi à échapper aux réquisitions et se reconnaissaient à travers une mode "d'élégance baroque" en réaction à la terreur¹. Au delà de la référence historique, *jeunesse dorée* s'utilise encore de nos jours pour désigner la jeunesse oisive et noctambule des beaux quartiers, les dandys des plaisirs fiévreux des grandes villes, avec lesquels on accède assez vite "aux délices vantées de l'ennui supérieur" (J. Gracq). Cet emploi pour qualifier un phénomène social au demeurant anodin témoigne de "l'éclipse du sens" d'une expression née des luttes révolutionnaires.

Jeunesse dorée a émergé en l'an III, parallèlement à d'autres expressions, dans la bataille de mots et de signes que se livrent à Paris et dans la presse partisans et adversaires du nouveau cours politique et, de façon plus concrète dans les lieux publics, sans-culottes et *muscadins*. C'était le mot utilisé par ses adversaires pour désigner la troupe de Fréron, le bras armé de la désansculottisation. Si le phénomène est alors parisien, le mot était venu de province: dès février 1793, ce sobriquet oublié était donné aux jeunes gens à Lyon, sans doute pour leur manière de se parfumer, et c'est dans l'été qu'il se répand à Paris; il devient à la mode et les chansonniers s'en emparent. Quand la terreur est mise à l'ordre du jour, il prend dans le discours politique une valeur très péjorative. Un passage du rapport de Barère sur la formation de l'armée révolutionnaire, le 5 septembre, montre le mépris extrême qu'il inspire: "Hier, un homme connu par son patriotisme /.../ entendit six jeunes gens, je dirai plutôt des *muscadins*, ce nom qu'une jeunesse orgueilleuse s'est fait donner, et qui attestera à la postérité qu'il a existé en France, au milieu de sa révolution, des jeunes gens sans courage et sans patrie. (On applaudit à plusieurs reprises)"².

Le contexte historique dans lequel est née l'expression *jeunesse dorée* n'est pas moins passionné et donne lieu à des inventions néologiques, à des locutions qui surgissent spontanément dans les luttes politiques violentes qui mènent à la défaite des sans-culottes. Celle du *million doré*, qui est moins connue et l'a précédé de quelques mois, est symbolique de la rupture socio-politique de l'an III; elle se construit à la croisée de plusieurs niveaux de discours, à l'assemblée, dans la presse et dans le peuple des groupes. Le trajet discursif du *million* et des locutions qui naissent sur le même registre montre que, comme c'est souvent le cas dans le discours politique, c'est le contexte dans lequel on prononce un terme ou une expression qui lui confère toute sa valeur³.

¹ F. Gendron, *La Jeunesse sous Thermidor*, Paris, PUF, 1983 (PU du Québec, 1979).

² *Moniteur*, 17, p. 231. F. Brunot, *Histoire de la langue française*, Paris, A. Colin, 1967, tome 9, p. 714.

³ P. Fiala, P. Lafon, M.-F. Piguet (dirs.), *La locution: entre lexicque, syntaxe et pragmatique*, Paris, INaLF, Klincksieck, 1997.

La guerre de mots est partie d'une phrase prononcée dans les derniers jours de l'an II à la Convention par Dubois-Crancé, et qui fut dénoncée comme contraire au principe de l'égalité. C'était l'expression brutale de l'antagonisme qui va s'affirmer dans les mois suivants autour du couple liberté/égalité, entre ceux qui associent les deux principes et ceux qui voient dans le culte de l'égalité un danger pour la liberté. Dénonçant la terreur comme le principal obstacle au rétablissement de la confiance, Dubois-Crancé s'élevait contre un régime qui violait "la sûreté des personnes et des propriétés": "Ce n'étaient plus les aristocrates que l'on poursuivait, c'étaient tous les riches, tous ceux dont la fortune met en activité les talents et l'industrie du peuple /.../ Une simple réflexion va vous faire sonder la profondeur de l'abîme: la fortune d'un million d'hommes en France nourrit l'industrie de 25 autres; anéantissez les ressources de ce million d'hommes, et la contre-révolution est faite"⁴.

Ce discours fut aussitôt dénoncé aux Jacobins: une telle assertion, qui suppose la dépendance des 24 millions, était contraire aux principes républicains (Garnier de Saintes). C'est surtout le discours du montagnard Audouin au début de l'an III qui donne de la publicité à l'affaire. Le *million* fournit au "républicain incommode" un argument pour retourner contre la "faction aristocratique" l'accusation de vouloir continuer la tyrannie (d'être la "queue" de Robespierre):

"Les honnêtes gens de ces messieurs, ce sont les individus qui ont de bons vins, de bonnes tables, et beaucoup d'argent; enfin c'est le million des pères nourriciers. Le roi, la noblesse et le clergé s'intitulaient pareillement pères nourriciers, et cependant, qu'est-ce qui nourrissait tous ces vautours, si ce n'est le peuple?

/.../ Que veut-on encore, quand on dit qu'un million d'hommes en nourrit vingt-quatre millions? Si ce million les nourrit, bientôt il les gouvernera /.../ nous ne voulons dépouiller personne; nous ne voulons pas aussi que la révolution tourne seulement au profit de ceux qui n'ont rien fait pour elle, et même qui ont tout fait contre elle /.../ Mais la faction aristocratique n'est pas du tout de cet avis; elle abhorre l'égalité /.../ elle dira bientôt que les ouvriers, les artisans, les agriculteurs doivent demeurer dans leurs ateliers, sans se mêler jamais des affaires politiques; comme si les artisans, les ouvriers, les agriculteurs, n'étaient pas la portion la plus active du peuple français, et les plus fermes soutiens de la liberté".

La bombe du *million* est donc d'abord retournée contre son auteur; la presse se fait l'écho des arguments développés dans les clubs. Comme les quolibets sur le marc d'argent pour fustiger les conditions censitaires de 1789, le million sert à dénoncer l'exclusion d'une partie de la nation et "l'aristocratie des riches". Un mot banal, parce qu'il accepte une superposition de sens (sur le nombre et la valeur), désigne très vite le parti des nouveaux privilégiés, dont l'opinion, les intérêts et la politique s'opposent à ceux du peuple, à ceux de la masse des sans-culottes. Des expressions surgissent autour du *million*, soit avec

⁴ *Moniteur*, 22, p. 6 (19 septembre 1794).

un adjectif - le million nourricier, le riche million, l'honorable million, le noble million - soit avec un substantif - la faction du million, la république d'un million - et restent en concurrence plusieurs mois, jusqu'à la dé-sansculottisation.

L'adjectif *millionnaire* désignait déjà au 18^e siècle un homme très riche, un homme "riche à million"; le terme n'est pas très courant et il a sous la Révolution une connotation péjorative. Dès le début de l'an III, il prend une valeur politique marquée, ainsi sous la plume de Châles dans *L'Ami du Peuple* (n° 3), pour désigner les fauteurs de la dé-révolution, "cette horde dévorante de fournisseurs devenus millionnaires", "ces vampires engraisés depuis deux ans de la misère publique", et surtout "ce million de riches dont Monsieur Dubois-Crancé plaidait si éloquemment la cause, il y a quelques jours, au sein même de la Convention nationale".

C'est l'adjonction d'un adjectif faisant référence à la richesse, à l'or, qui sert à accentuer la valeur métaphorique du *million*. Déjà Audouin et Charles Duval aux Jacobins avaient repris à son propos les termes classiques de la dénonciation du luxe. "Est-ce que partout où il y a une portion d'individus dorés depuis la tête jusqu'aux pieds il n'y a pas une foule d'hommes couverts de haillons?" (Audouin). "Dandré, tout gorgé d'or, disait aussi que, sans les riches, la France manquerait de tout" (Duval). Le 12 février 1795, *L'Ami du Peuple* s'élève contre les *hommes dorés*, qui dans les théâtres forment "l'esprit public et le patriotisme à coups de bâton". L'adjectif se généralise lors de la crise sociale et politique qui oppose au *peuple ouvrier*, au *peuple sans-culotte*, au *peuple déculoté*, les *hommes dorés*, le *peuple riche*, le *peuple sybarite*, le *peuple doré*.

La forme potentiellement libre - nom + adjectif - se soude dans le domaine discursif au milieu d'une véritable guerre des mots dans la presse et les pamphlets; le *million doré* se popularise au moment de la dé-sansculottisation et du renversement des symboles dont la destruction des bustes de Marat constitue le point culminant. L'expression est employée pour la première fois début janvier 1795, par Lebois dans *L'Ami du Peuple* (n° 17) dans une charge violente contre les thermidoriens: "Vous prétendez recommencer la révolution en faveur des riches /.../ vous prétendez que ce million doré vous suffira pour établir un aréopage à vos ordres...". C'est l'appel de Fréron à la *jeunesse française*, dans *L'Orateur du Peuple* du 12 janvier, véritable déclaration de guerre aux sans-culottes, qui provoque la riposte des publicistes. Lebois réplique dans *L'Ami du Peuple* (n° 21) par sa "Réponse du peuple sans-culotte au peuple doré": "Vous nous faites la guerre, parce que nous n'avons rien /.../ Nos tricoteuses, nos faiseurs d'armes, nos pères de famille, ne valent pas vos boutiquiers, vos financiers, vos émigrés, vos pacificateurs, vos vendéens, etc. Ceux-là sont pétris d'or, et nous, nous sommes pétris d'argile".

Guerre des mots, guerre des signes: les muscadins brûlent *L'Ami du Peuple* au Palais-Royal, le journal de Fréron est brûlé au faubourg Antoine. Le froid exceptionnel de l'hiver et la hausse vertigineuse des prix creusent les inégalités entre riches et pauvres, mais ce n'est pas sur le vocabulaire de l'égalité que se fixe la bataille des mots, mais sur le *million* et les référents de la communauté politique - nation, peuple - et surtout le syntagme, qui depuis juin 1792, est

emblématique de l'égalité citoyenne, *sans-culotte*. Il faudra encore deux mois de luttes violentes pour que le vocable soit symboliquement rejeté par la section du faubourg Saint-Marceau qui l'avait adopté en août 1792. Le terme reprenait la charge d'exclusion sociale et politique qu'il avait sous la Constituante⁵.

La chronique du combat très concret que se livrent à Paris muscadins et sans-culottes des faubourgs, s'enrichit de nouvelles métaphores, autour du million et de la culotte, pour faire valoir la nudité des sans-culottes: "C'est aujourd'hui la guerre des riches contre les pauvres et des gens d'esprit contre les bonnes gens de sans culotes. Ce mot revient toujours sous ma plume... La force de l'habitude! Fréron l'a pourtant aussi mis à mort dans son n° 50, parce que sans doute l'avocat du peuple culoté, veut, avec sa nation d'un million, rétablir celle-ci en possession des épithètes *canaille, populace*, pour désigner la grande nation", écrit Babeuf dans le *Tribun du Peuple* (n° 29).

Le *million doré* devient l'hétéro-désignant de parti, la formule-riposte de ceux qui luttent pour l'égalité, contre la "faction dorée", "la caste dorée". Fréron demandait très concrètement l'exclusion des sans-culottes en proposant d'en afficher la liste dans chaque section; les démocrates répondent par un violent pamphlet en défense de l'égalité de droits:

"Quoi, parce que nous ne serons pas *du million doré*; parce que nous n'aurons ni carrosses, ni laquais, ni MIGNONS, ni courtisanes; parce que nous serons tout bonnement *d'honnêtes cultivateurs, des artisans paisibles, des ouvriers laborieux, des défenseurs de la patrie courageux et intrépides, des républicains vertueux, mais pauvres*, nous serons rayés du nombre des vivans, les portes des assemblées politiques nous seront fermées, et la patrie ne sera rien pour nous!"⁶.

On voit comment le *million doré* donne lieu à des procédures sémantiques de valorisation de ceux qui n'ont rien.

L'expression fera long feu; après la répression de prairial et la liquidation symbolique du mouvement populaire, la misère de l'an IV entretient la colère des sans-culottes contre le pouvoir qui l'a dépossédé, et la nouvelle Constitution qu'ils appellent rageusement le "Code du million doré". Par l'adjonction de l'adjectif qui évoque l'or, la richesse, le "million" a acquis dans l'hiver de l'an III, au plus fort de la crise sociale et de la guerre des signes, sa force sémantique maximale. Avec le *million doré*, est née la formule-sésame qui baptise les partisans du nouveau cours politique, l'acteur emblématique de la dé-révolution.

Mais le succès des formes discursives un temps soudées dans le discours politique dépend de l'histoire, de même que leur figement dans le domaine de la langue. Un seul désignant est resté dans le lexique, celui de *jeunesse dorée* qui apparaît presque en même temps et que l'historiographie a conservé pour

⁵ A. Geffroy, "Sans-culottes (novembre 1790-juin 1792)", dans *Dictionnaire des usages socio-politiques (1770-1815)*, Paris, INaLF, Klincksieck, 1985, fasc. 1, p. 159-186. R. Monnier, *L'espace public démocratique, Essai sur l'opinion à Paris de la Révolution au Directoire*, Paris, Kimé, 1994, p. 204-214.

⁶ *Le dernier coup de tocsin de Fréron*, 12 pluviôse, signé Philodème.

désigner le bras armé de Fréron. Le trajet en quelques mois des mots qui sont à l'origine de l'expression, les retournements auxquels ils donnent lieu dans l'événement, montrent à quel point elle s'est affadie.

Raymonde Monnier